

Le théâtre du soin

Une comédienne se souvient de sa perplexité devant les contenus de ses premières années d'études de médecine.

En 1982, étudiante en première année de médecine à Paris, je suis au café pendant la pause déjeuner à côté de l'école de médecine, seule, les yeux dans le vide. Mon professeur de physique me voit, rentre et s'assoit à ma table. Très gentiment, il me demande comment ça va, si ce n'est pas trop dur en cette année de concours... Et là, ça sort tout seul, prise de court par cette rencontre : j'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas en quoi les heures qu'il nous a fait passer à comprendre la mise en orbite des satellites géostationnaires va bien pouvoir déterminer si je suis apte à être un bon médecin, ni à quel moment de mon futur métier je vais bien pouvoir utiliser cette donnée essentielle ! Je suis en colère, je pensais qu'après le lycée, les études allaient nous sortir de cette course à la bonne note et que l'enseignement se concentrerait sur un objectif professionnel. « Tu sais, c'est Paris, ce sont les meilleurs, c'est plus difficile... », c'est ce que j'ai entendu pour justifier ce super Bac C comme panacée de la sélection, moi qui avait déjà insisté pour faire un Bac D, parce que le vivant m'intéressait plus que les équations. La deuxième année, je ne sais pas, je ne me souviens de rien d'autre que d'avoir englouti plus de données que jamais, de la donnée brute, sans qu'aucun moment de réflexion, de recul ou d'analyse ne vienne faire fonctionner un cerveau tout entier occupé à stocker de l'information.

À la rentrée de troisième année, mon train avait du retard et j'ai donc raté l'attribution des services d'externat. On m'a dit d'office : rhumatologie/médecine interne. « Et c'est quoi médecine interne ? » « C'est le service poubelle, les trucs qu'on ne comprend pas. Pour être en cardio ou dans un service plus classe, il fallait arriver plus tôt. » De fait, dans

ce service, j'ai vu passer toutes sortes de cas. J'ai compris qu'un interrogatoire poussé pouvait éviter l'opération d'une dame qui somatisait sa sciatique, j'ai vu passer des sans papiers qui ne parlaient pas français et qu'on condamnait à mort si on les renvoyait chez eux, j'ai vu mourir une dame de 99 ans qui n'avait qu'un problème de sonde urinaire, mais dont personne n'entendait la plainte parce qu'une personne de son âge, c'est moins intéressant qu'un jeune homme qui présente un cas d'école, un médecin malade à qui on ment et qui meurt sans avoir pu régler ses affaires...

On nous avait pourtant avertis que le dialogue avec le patient, la collecte de l'historique était un préambule fondamental pour poser le bon diagnostic, pour comprendre à qui on parlait... Alors pourquoi n'avons-nous jamais, dans ce début de cursus, acquis des éléments de réflexion basés sur des sciences humaines susceptibles de nous aider à envisager la personne et non le cas ? Je me sentais démunie, avec ma masse de données ingurgitées et qui ne semblaient pas me servir à grand-chose quand je me retrouvais devant un être humain en souffrance.

Quinze ans plus tard, devenue comédienne, je m'apprête à offrir une heure de spectacle à des malades en long séjour à l'hôpital de Bligny, à ce public particulier à qui on ne peut pas dire qu'on espère les revoir la prochaine fois, et je me sens à une juste place. Je n'offre pas de remède au corps, mais un moment d'échange, d'émotion, d'oubli de la maladie et de sociabilisation à des personnes mises en retrait du monde malgré elles. Je nous sens, nous acteurs bien portants travaillant en harmonie avec le personnel hospitalier, faire partie d'un tout qui s'appelle le soin. ■

Christine Champneuf,
comédienne

« Je ne me souviens de rien d'autre que d'avoir englouti plus de données que jamais, de la donnée brute... »